

Essais étrangers

Number 41, September–October–November 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19831ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (41), 59–65.

L'IMPRÉVU OU LA SCIENCE DES OBJETS TROUVÉS

Jean Jacques

Odile Jacob, 1990; 34,95 \$

Le projet scientifique requiert un monde intelligible où les phénomènes naturels ont l'obligance de se comporter en fonction de principes identifiables; ainsi, l'oiseau vole, le poisson nage et « je pense donc je suis ». Sans cet acharnement du *réel* à constituer la nature (à être nature !), toute stratégie d'investigation scientifique serait vaine et l'univers que nous connaissons, impensable.

S'il y a imprévu dans le domaine de la recherche — et de nombreuses découvertes en témoignent, à commencer par celle de l'aspirine —, c'est que le prévisible, par opposition à l'imprévu, ressortit au principe de causalité qui, depuis Laplace, domine les sciences de la nature: « Dans l'ignorance des liens qui unissent un événement au système entier de l'univers, on les fait dépendre du hasard. » (Laplace 1749-1827)

L'auteur de *L'imprévu ou la science des objets trouvés* entraîne toutefois le lecteur dans d'aimables digressions, non toujours dénuées d'intérêt, et cela malgré le caractère désordonné de l'ensemble. L'écriture du livre, au même titre que son contenu, tient donc elle-même de la « science des objets trouvés »! Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire aux découvertes imprévues: quelle que puisse être la complexité d'un outillage théorique, la *nature* — et c'est là un lieu commun — excède infiniment, le mot est choisi à dessein, les moyens d'investigation dont elle pourra jamais faire l'objet; dans ces conditions, il n'est pas surprenant que toute erreur, tout accident, puisse, le cas échéant, mener à de « divines surprises ». Il n'en demeure pas moins qu'une démarche scientifique



qui privilégierait l'accidentel aurait davantage à voir avec la poésie ou la peinture qu'avec les sciences. Sans un rationalisme rigoureux, en effet, l'activité scientifique serait dénuée de fondement.

Jean Jacques, qui n'a tout de même pas perdu la tête, penche d'ailleurs, pour un rationalisme ouvert ou pour utiliser ses propres termes: « un merveilleux, rationnel ». Une synthèse des sciences et de la poésie serait sans doute trop dire, mais après tout rien n'empêche un savant de rêver... la preuve!

Patrice Remia

LA NATION ENTRE L'HISTOIRE ET LA RAISON

Jean-Yves Guimar

La Découverte, 1990; 33,95 \$

Bien connu comme spécialiste des idées régionalistes et nationalistes de la Bretagne du XIX^e siècle, Guimar nous offre cette fois un ouvrage qui prolonge les acquis de ses travaux antérieurs. L'essai vise à mettre en lumière les propriétés qui définissent la nation et à comprendre la situation

Jean-Yves Guimar
La Nation
entre l'histoire et la raison

LA DÉCOUVERTE

Lucian Boia

La fin du monde

Une histoire sans fin



Éditions La Découverte

complexe dans laquelle se trouve actuellement la forme *État national*. D'entrée de jeu, une constatation s'impose: le lien qui unit l'État et la nation ne va pas de soi dans la mesure où les modalités de cette alliance dérivent en droite ligne de la transformation radicale qui s'opère dans la société au moment de la Révolution française.

Après s'être arrêté sur les schèmes de nation, de patrie et d'État tels qu'ils se développent à partir du haut moyen âge, Guimar montre par quelles voies la nation devient, à partir de 1750, une pièce maîtresse dans la mécanique des rapports sociaux. Il insiste sur le fait que la nation fondée en 1789 n'appartient qu'en principe à l'ordre public puisqu'elle coiffe un ordre social basé en fait sur l'ordre

privé. La double question de l'unité et de la diversité des nations de même que la problématique peuples du Nord/peuples du Midi permettent ensuite de comprendre comment le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes aboutit, à la suite d'une transformation du droit international et d'une réévaluation du rapport à l'Histoire, au principe des nationalités. Ces observations aboutissent à l'analyse de ce principe, si cette analyse passe par une étude des relations entre la France et l'Allemagne, elle néglige toutefois la Grande-Bretagne qui occupe pourtant, selon l'auteur, la place centrale dans le conflit européen entre 1792 et 1815.

Ce chemin parcouru, Guimar reprend les schèmes de départ pour élaborer, essentiellement à partir des romantiques (et contre Kant!), une conception de la forme de *nation* qui relève de l'esthétique, c'est-à-dire de la représentation qui, liant la patrie à l'État, se donne comme la synthèse de l'histoire et de la raison. Mais comment peut-il affirmer que notre époque ne dispose plus d'écrivains ou de dirigeants politiques et syndicaux qui livrent les grands combats de notre temps? Au nom de qui parlent donc García Márquez, Chico Mendez, Lech Walesa et Nelson Mandela?

Michel Peterson

LA FIN DU MONDE, UNE HISTOIRE SANS FIN

Lucian Boia

La Découverte, 1989; 35,95 \$

Au seuil de l'an 2000 il était inévitable que renaisse une préoccupation propice à toutes les élucubrations: la hantise de la fin du monde.

Des déluges avec leurs multiples arches de Noé aux pestes, tremblements de terre, raz-de-marée ou météorites, bien des catastrophes ont de tout temps suscité chez l'homme la crainte de la fin du monde. Mais cette fin, comme le montre l'auteur, est ambiguë, car elle tire son origine de l'imaginaire. En fait, ce qui ressort le plus clairement de toutes les peurs d'une fin du monde, c'est bien plutôt (est-ce si surprenant?), celle de la fin de l'homme. La mort personnelle, inévitable, peut peut-être se transposer à une collectivité, ▶

à un empire, à une civilisation et pourquoi pas à une race.

Le livre de Boia, auteur de *L'exploration imaginaire de l'espace* (La Découverte, 1987), frappe par l'ampleur des recherches mais déçoit par l'absence de réflexion sur l'objet. Les commentaires sont rares, alors que les citations pullulent dont le caractère autre qu'anecdotique est difficile à cerner. Le livre s'apparente plutôt à une bibliographie annotée et légèrement commentée sur la fin du monde dans la littérature scientifique et populaire. Malgré tout, un beau livre, très inspirant.

Jean-François Thibault

CETTE GRANDE ÉPOQUE LA LITTÉRATURE DÉMOLIE

Karl Kraus

Rivages, 1990 ; 15,95 \$

Ces deux titres publiés quasiment simultanément dans la collection « Petite Bibliothèque Rivages » réunissent une quinzaine d'essais du brillant et controversé polémiste que fut Karl Kraus au début du siècle.

Sorte de monstre hybride en qui les politiciens voyaient un esthète, et les esthètes, un politicien (c'est lui-même qui le dit) et qui aura été quelque temps la mauvaise conscience de l'Empire des Habsbourg en train de s'effondrer, Karl Kraus figure en bonne place parmi la pléiade de génies qu'a produits cette époque en péril, où le pessimisme culturel était de mise.

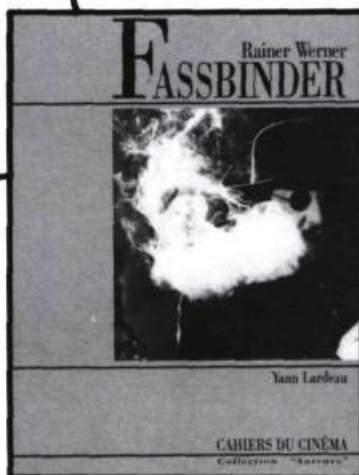
Puritain, réactionnaire (et révolutionnaire aussi par certains côtés), Karl Kraus s'est voulu à la fois préfet de discipline, grand prophète et éclairé — avec son anti-journal *Die Fackel* (Le Flambeau) et ses nombreuses et très courues conférences publiques — de la scène culturelle et politique européenne des années 1900-1930.

Cette grande époque où l'apparence a pris le pas sur

les vraies valeurs, Kraus a décidé de l'autopsie et de l'enterrer encore vivante, avec la complicité de quelques-uns de ses amis les plus proches : Adolf Loos, partisan du fonctionnalisme en architecture, Arnold Schönberg, de l'atonalité en musique, et Oskar Kokoschka, de l'expressionnisme en peinture.

Contemporain des Kafka, Musil, Broch, Freud, Wittgenstein, Klimt, Mahler et autres sujets exceptionnels de l'Empire austro-hongrois, Kraus (souvent injuste et toujours excessif : dixit Musil !) a été l'un des premiers intellectuels à voir dans la Première Guerre mondiale le suicide de l'Europe ; l'un des premiers aussi, avec Wittgenstein, à dénoncer la barbarie du national socialisme.

Précurseur des écologistes d'aujourd'hui, il note déjà (en 1909 !) que pour fabriquer une seule édition d'un grand quotidien, il faut abattre 10 000 arbres de 20 mètres de haut ! Grand ennemi de la phraséologie et du bas-journalisme — cette « automutilation de l'esprit humain » — Kraus dénonce aussi brutalement « le progrès qui vit pour manger », que la psychanalyse (un peu vite toutefois) décrétée maladie men-



tales et « rebut de l'humanité ».

Ces deux ouvrages traduits de l'allemand par Yves Kobry (pour *La littérature démolie*, précédé d'un essai d'Élias Canetti) et par Éliane Kaufholz-Messmer (pour *Cette grande époque*, précédé d'un essai de Walter Benjamin), n'en constituent pas moins, en dépit des excès verbaux — et parfois verbeux — de leur auteur, une bonne introduction au style et à l'œuvre de cet écrivain important qu'on commence à peine à découvrir en langue française.

François Mailhot

RAINER WERNER FASSBINDER

Yann Lardeau

Cahiers du cinéma, 1990 ; 39,95 \$

Avec ce titre, les Cahiers du cinéma, dans la collection « Auteurs », présentent une nouvelle monographie de Rai-

ner Werner Fassbinder, bien documentée, signée Yann Lardeau. Comme le mentionne l'auteur dans l'avant-propos, ce livre est né du désir « de remonter le cours d'une œuvre dont la logique restait une énigme ». Dans cette optique, le parti pris de Lardeau a d'abord consisté à suivre à la trace l'itinéraire de Fassbinder de manière à mettre en lumière les rapports intimes entre l'homme et son œuvre. Par la suite, il procède à une analyse minutieuse des films, qu'il interprète dans leur dimension sociologique en s'appuyant principalement sur la récurrence des thèmes et des personnages.

Sur le strict plan de la méthodologie, on notera que Lardeau s'est d'abord astreint à visionner l'œuvre dans son entier, vertigineux selon lui, avant d'entreprendre toutes lectures et toutes recherches de type documentaire, informationnel ou bibliographique. Le livre qu'il nous propose aujourd'hui est divisé en quatre grands chapitres. Le premier, « Le roi des aulnes », tente à travers certains éléments biographiques de pointer des situations de manque vécues par le réalisateur allemand et sur lesquelles son œuvre serait construite. Pour Fassbinder, note-t-il, « le cinéma est là pour réaliser ce qui dans la vie fait défaut ou n'a pu advenir, pour que se réalisent des désirs, pour forcer le destin ou, plus simplement à d'autres moments, pour chasser des idées morbides, relancer la machine, revitaliser la vie, à la façon d'un dopant ou d'un antidépresseur ! ». Dans « Les dix visages de Franz Walsch », le second chapitre, Lardeau aborde la dimension morale de l'œuvre en dégagant le thème de la gémellité principalement à travers le film clé *Berlin Alexanderplatz*. À partir de là, il enchaîne avec « La comédie humaine », où il donne à voir le macrocosme mis en scène par Fassbinder, sorte de société globale qui se dessine au fil de l'emboîtement des films les uns dans les autres et qui n'est pas sans rappeler la production de Balzac. Finalement, la dernière partie, « F for Fake », est consacrée à l'esthétique de l'œuvre qu'il situe dans ses rapports avec l'histoire du cinéma.

En résumé, ce livre est d'une extrême richesse et d'un

grand intérêt pour qui veut mieux connaître ou même découvrir l'œuvre monumentale de Fassbinder. Cependant, la lecture est parfois fastidieuse en raison de l'abondance des citations et des recours précis aux films que le cinéaste a réalisés (plus de quarante, sans compter ceux auxquels il a participé). Mais, l'approche adoptée rendait cela pratiquement inévitable. Une courte biographie, une filmographie précise, l'ensemble des pièces de théâtre écrites par le cinéaste, une bibliographie, la liste des films et émissions de télévision qui lui sont consacrés ainsi qu'un index accompagnent cet ouvrage. À lire, pour les inconditionnels de Fassbinder mais aussi, pour mieux comprendre le cheminement intellectuel et les débats de la décennie des années soixante-dix (problèmes des minorités, des homosexuels, du terrorisme, de la démocratie, etc.).

Esther Pelletier

LA QUESTION DE L'ÉTAT Textes présentés par Jean Halpérin et Georges Lévitte Denoël, 1989 ; 28,50 \$

L'année 1989 fut importante pour les Français, cela se conçoit assez bien. Elle le fut aussi pour tous les juifs, car elle marque le bicentenaire de la proclamation par la Convention de l'égalité pour les juifs. Abolissant le statut particulier de la communauté juive de France, cet acte révolutionnaire fit des juifs des Israélites, comme on dit en France, c'est-à-dire un groupe ethnique parmi d'autres et non une race paria. Ce fut le début de la *normalisation* juive.

La « normalisation » est aussi le terme que choisit Herzl lorsqu'il fonda le sionisme politique : les juifs sont une nation anormale, car ils n'ont pas de patrie. Après bien des vicissitudes, l'aboutissement de la volonté de normaliser les juifs fut la création de l'État d'Israël en 1949. L'année de son quarantième anniversaire, coïncidant avec le Bicentenaire, méritait d'être doublement soulignée.

On comprend donc que les juifs français aient tenu à marquer l'année 1989 d'une façon particulière en s'interrogeant entre autres sur l'actualité du

politique dans la pensée et l'action juives (XXIX^e colloque des intellectuels juifs). Le trait commun aux deux événements commémorés est en effet la revendication de fondation de l'État et de participation à la vie de l'État. Mais comment penser les rapports entre une culture et une organisation politique ? Comment penser ceux qui se tissent entre une religion et un État moderne, c'est-à-dire laïque ? Comment concilier la construction d'un État de droit et l'identification à une communauté ethnique ?

Déjà complexes, lorsqu'on se borne au cas français, ces questions deviennent explosives lorsqu'il est question d'Israël. On imagine donc facilement que les réponses apportées — philosophiques, sociologiques, historiques, théologiques, voire simplement politiques — sont moins importantes que le fait qu'on les soulève. Représentatif de la multiplicité des positions qui marquent les communautés juives, ce livre a le mérite de ne pas se cacher derrière un unanimité de façade.

Pierre-André Tremblay

SOI ET NON-SOI Collectif Seuil, 1990 ; 34,95 \$

C'est en partie la question des limites qui est posée par ce livre, limites entre un en deçà et un au delà, limite entre le vivant et ce qui ne l'est pas ; faut-il rappeler que ce dernier point n'a jamais été résolu de façon très convaincante ? L'ouvrage écrit sous la direction de Jean Bernard, de Marcel Bessis et de Claude Debru, est le fruit d'un travail collectif où les scientifiques forment le gros du bataillon, dont un prix Nobel. S'y adjoignent des historiens, des philosophes et des théologiens (il n'y a pas de raton laveur !) ; c'est que les temps ne sont plus aux certitudes, le monde scientifique, pour ne pas parler du monde en général, fait face à une extraordinaire béance. Les territoires explorés, s'ils s'avèrent fructueux, ont en revanche laissé l'Homme dans son « soi » et dans son « non soi » en élargissant le débat à ses dimensions historiques, philosophiques, théologiques, afin de contribuer, peut-être, à l'é-

Sous la direction de
**Jean Bernard
Marcel Bessis
Claude Debru**
**Soi
et non-soi**

Seuil

bauche d'une reconstruction.

L'ouvrage est fait d'exposés successifs suivis chaque fois d'une intense discussion entre les participants. L'ensemble se structure en trois chapitres : « Identité défense et tolérance », « Le soi le moi et le cerveau », « Sources et sens du soi biologique ». Afin d'exciter les passions, je voudrais signaler qu'existent des raisons de penser qu'*homme* et *femme* ne seraient pas seulement le produit d'un conditionnement social comme se plaisent à l'affirmer

quelques courants à la mode. Ce livre laisse à penser que « l'un et l'autre » (E. Badinter) coexisteraient de plein « droit » dans leurs différences... biologiques !

Patrice Remia

INFO-RÉVOLUTION. USAGES DES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION Dominique Carré Autrement, n° 113, 1990 ; 41,95 \$

Mc Luhan avait tort, comme chacun sait : la communication-par-machines-interposées ne créera pas de « village global ». Au contraire : les différences se renforcent, la recherche des particularités s'accroît, les atavismes se marquent encore plus.

Ce livre en est la preuve. Remarque préalable : malgré ce que laisse entendre son titre, il y est beaucoup plus question des « TIC » (technologies de l'information et de la communication) que de leur utilisation. En s'interrogeant sur les secteurs d'application des TIC, sur les besoins européens en ▶



Les Éditions du Preambule

FRANÇOISE LEVIE



Collection Contrechamp
Le Preambule

ETIENNE-GASPARD ROBERTSON

La vie d'un
fantasmagore

Françoise Levie

Robertson est le premier cinéaste. Un cinéaste qui ne connaît ni la pellicule, ni le cinéma, puisqu'il est né un siècle trop tôt.

Pourtant en 1798, il fait bouger les images. Elles avancent, reculent, grandissent, rapetissent, se multiplient. Grâce à un appareil révolutionnaire, le fantascopie, monté sur des rails et placé à l'arrière de l'écran, Robertson obtient des effets saisissants. Elles s'accompagnent de musique d'ambiance, d'effets sonores ponctuels, de post-synchronisation réalisée en direct par un ventriloque.

Pour la première fois, une collection de livres consacrée au cinéma s'intéresse à un moniteur de lanterne magique. Détaille ses procédés et ses techniques. Analyse ses thèmes et ses scénarios. Exactement comme s'il s'agissait d'un réalisateur de film actuel.

355 pages, 180 documents iconiques / ISBN: 2-89133-117-6 / Prix 58,00\$

Collection Contrechamp
Le Preambule

169, rue Labonté, Longueuil (Québec) J4H 2P6
Tél.: (514) 651-3646 Fax.: (514) 651-0378

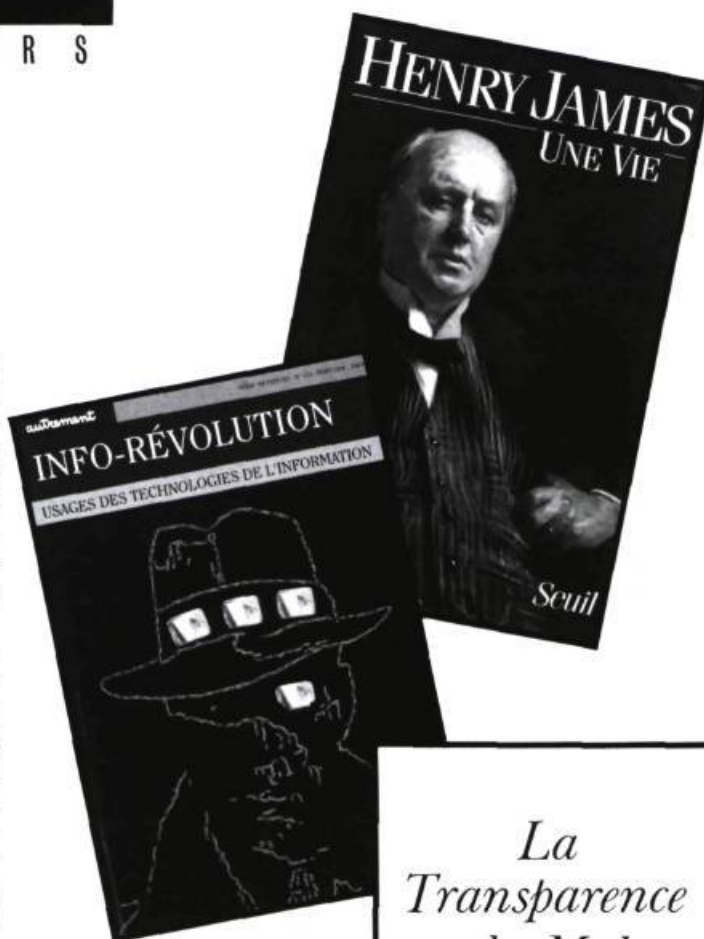
recherche-développement et sur les dimensions juridiques ou éducatives des choix qui se font, l'auteur veut bien plus convaincre ses lecteurs de prendre le train en marche que les pousser à réfléchir sur l'impact qu'auront les « technologies nouvelles » sur leur vie et leur société.

L'absence d'esprit critique face aux changements technologiques est un des traits marquants de ce livre. Comme si ça n'était pas suffisamment agaçant, l'information qu'il contient passe mal l'Atlantique : il s'agit de la France (surtout) et de l'Europe (par le biais d'icelle), dont la situation technologique diffère fondamentalement de celle de l'Amérique du Nord. En d'autres termes, la lecture de ce livre ne nous en apprend guère sur la situation hors-Europe. Dans un domaine aussi internationalisé que les TIC, il s'agit là d'une lacune majeure.

Tout cela, d'ailleurs, ne va pas sans les habituels tics hexagonaux. Voulons-nous vraiment savoir si la France est aussi bonne que le Japon ? Nous préoccuons-nous d'apprendre si l'honneur de l'Europe dépend ou non de sa capacité à tenir tête à l'agression technologique étrangère ? Il est intéressant de voir l'effet, sur le nationalisme français, de l'abolition prochaine des frontières économiques européennes, mais ce *pétage de bretelles* devient fort ennuyeux à la longue.

Si on ajoute à tout cela une organisation plus proche du fouillis que de la construction pédagogique et une langue infectée de franglais branché, on en conclut qu'il faut une bonne dose de courage pour passer au travers du livre. Même s'il recèle beaucoup d'information sur la situation franco-européenne, je doute qu'il intéresse vraiment les jeunes, qui sont pourtant le public visé.

Pierre-André Tremblay



LA TRANSPARENCE DU MAL
Jean Baudrillard
Galilée, 1990 ; 24,95 \$

Les textes de Baudrillard ne sont pas toujours faciles d'accès. Oserais-je écrire : et c'est tant mieux ? « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » disait, entre autres, vous savez qui. Ce qui se conçoit plus difficilement et qui, convenons-en, n'est pas sans intérêt non plus — bien au contraire — ne s'énonce peut-être pas de façon aussi immédiate et cristalline.

Certes l'essayiste, dans *La transparence du Mal — Essai sur les phénomènes extrêmes*, cause de thèmes chers à tous ceux qui sont au parfum de la mode... des idées. Sauf que, iconoclaste brillant et essentiel, il prend le contre-pied radical des jérémiades usuelles et lénifiantes autour des grandes questions de l'heure. Ses propos, par exemple, sur les droits de l'homme et l'écologie, « les deux mamelles du consensus actuel » valent, pour ainsi dire, le détour presque à eux seuls.

Réhabiliter une certaine intelligence du principe du Mal, tel est l'essentiel du plan Baudrillard. Cela conduit à des analyses risquées, déstabilisantes.

*La
Transparence
du Mal*

Essai
sur les phénomènes extrêmes

Jean Baudrillard

galilée

santes. À l'appui, des cas chauds. Ainsi le Sida, mal tout à la fois moindre et nécessaire, valve d'assurance contre des calamités plus grandes encore, devient un antidote que l'espèce (humaine) se serait auto-administré. Le but : la vie, à long terme. Aussi, la libéralisation des pays de l'Est. Éclatement du Bien réifié dans la revendication du droit à la Part Maudite, c'est-à-dire du droit au dérapage, à l'excès, au flottement — crimes, drogue, pornographie, extra-terrestres (sic), etc. Ou encore le racisme, qui s'enfle au moment même où émergent les discours de rapprochement ; où l'on refuse à l'autre son statut d'altérité radicale en l'appropriant dans l'interface des différences, donc des ressemblances factices et rassurantes.

Limite et paradoxe d'un commentaire qui veut rendre compte, dans un mode économique, d'une pensée relativement complexe. Et pourtant. J'insiste. Encore. Baudrillard, c'est la fausse note, la tache, le pli, le faux-plat. À lire résolument. Car : « Bientôt il deviendra impossible d'émettre quelque réserve que ce soit. Il ne restera que le dégoût et la consternation. »

Jean-Pierre Lamoureux

HENRY JAMES. UNE VIE
Leon Edel
Seuil, 1990 ; 49,95 \$

Henry James meurt en 1916, au beau milieu de la tourmente de la Première Guerre mondiale. Un peu oublié dès les années 20, il n'est jamais vraiment sorti de ce purgatoire auquel mettent momentanément fin les commémorations de toutes sortes. La monumentale biographie de Leon Edel incitera-t-elle le lecteur à se tourner vers l'œuvre de cet Américain puritain, préférant, à son pays encore trop jeune pour avoir une histoire, les fastes de la vieille Europe ?

Henry James aura d'abord commencé par révolutionner l'art de la critique littéraire en posant des jalons théoriques et en établissant les principes de ce qui, jusqu'alors, ressemblait davantage à du commentaire impressionniste. Il a cependant toujours su qu'il serait écrivain. Les premiers romans du chroniqueur s'inspirent d'une histoire familiale complexe : les rapports à la fois de fascination et d'envie qu'il entretient avec le frère aîné (au point qu'à l'âge adulte, Henry tombe littéralement malade lorsqu'il vit plus de quelques jours avec son frère William), les tourments religieux du père, une mère singulièrement occultée malgré sa très forte personnalité, une sœur, Alice, atteinte de « langueur » et de dépression chronique. Avec le temps l'œuvre de James se raffine, se teinte d'humour, devient une minutieuse analyse de l'âme humaine et de la société dans laquelle il vit.

Leon Edel retrace, avec amour et respect, le parcours obstiné de James, les doutes incessants, les inquiétudes de ce romancier fécond. Dans cette biographie, aucune hypo-

thèse n'est avancée sans être au préalable soumise à la lorgnette de l'œuvre, des lettres, des carnets. Mais l'intérêt premier des recherches du biographe réside peut-être dans un souci du détail qui nous permet de suivre James pas à pas dans son cheminement intellectuel, ses voyages et ses errances dûment balisées. Nous aurons ainsi habité, en même temps que ce dandy précieux quasiment asexué qui devint, un temps, l'un des célibataires les plus courtisés par la grande société d'Europe, des pensions genevoises, des hôtels londoniens, des villes d'eaux allemandes; nous l'aurons côtoyé dans les avenues de l'Amérique, «pays dépourvu d'ombres», et les palais vénitiens; en même temps que lui, nous aurons conversé avec une vieille comtesse, nous aurons diné avec Tourgueniev, Zola, Edith Wharton et Flaubert, nous aurons connu son cœur lorsque, troublé par tel jeune sculpteur ou tel peintre, il s'efforçait d'éloigner de lui toute passion. Bref avec Edel, nous savons comment on devient Henry James.

Francine Bordeleau

LA MÉLANCOLIE DÉMOCRATIQUE

Pascal Bruckner
Seuil, 1990; 24,95 \$

Quand le mur de Berlin s'est effondré, avec le pouvoir communiste des satellites européens de l'URSS, nous avons été les premiers surpris. Quand Pinochet a dû céder sa présidence, nous n'en sommes pas revenus. Nous assistons au recul des dictatures avec satisfaction certes, mais aussi dans l'inquiétude. Comme si nous nous étions résignés au totalitarisme, de l'autre côté de nos frontières ou des rideaux de fer d'une indifférence calculée. Pire, nous sommes un peu déçus, comme si nous manquait désormais cet empire du mal qui nous laissait le bon côté, comme si la présence et la menace d'ennemis de l'extérieur nous rassurait sur le sort de nos libertés et les vertus de notre confort démocratique. Pascal Bruckner nous propose son diagnostic: nous sommes atteints de mélancolie, ce qui veut dire *stricto sensu* que nous broyons du noir, dépourvus

LA MÉLANCOLIE DÉMOCRATIQUE

Pascal Bruckner
Seuil

que nous sommes désormais de boucs émissaires. Ainsi débancés, nous risquons de succomber à la tentation du retrait dans l'indifférence cynique de qui n'a plus d'adversaire pour se définir. En analysant avec le brio qu'on lui connaît les débilités politiciennes dont la France nous donne hélas souvent le spectacle, à sa droite comme à sa gauche, Bruckner nous invite à ne pas perdre de vue les problèmes sérieux qui interpellent nos solidarités, dont la pauvreté ou l'environnement. Bruckner nous presse de ne pas nous enliser dans la médiocrité recroquevillée de ceux qui ont si bien vendu leurs idéaux qu'ils en viennent à les perdre de vue. Je ne peux m'empêcher de suggérer à nos gauchistes de tous poils, le plus souvent lecteurs myopes de Marx, de Lénine ou de Mao, de régénérer leur regard en lisant la dernière livraison de Bruckner: les révolutions ne sont jamais tranquilles, dès lors qu'on ne se trompe pas de révolution.

Jean Carette

L'ALTRUISME ET LA MORALE

Francesco Alberoni
et Salvatore Veca
Ramsay, 1989; 24,95 \$

Il y a des auteurs, tel René Girard avec sa notion de *bouc émissaire*, qui n'ont de cesse d'approfondir un thème et de présenter l'extension, parfois surprenante, qu'il reçoit dans les sociétés humaines. Si Francesco Alberoni fait de même avec sa notion d'État naissant, dans son dernier volume ses préoccupations portent plutôt sur les mécanismes qui sont mis en œuvre à la suite de

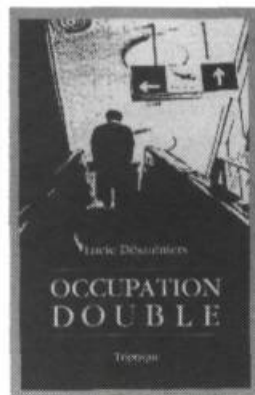
T R I
P T Y
Q U E

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

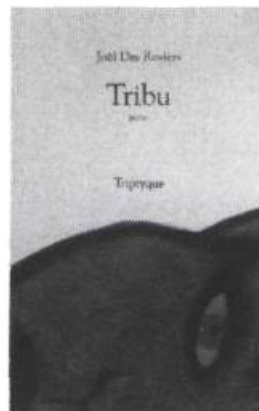
TÉL: (514) 524-5900
525-5957



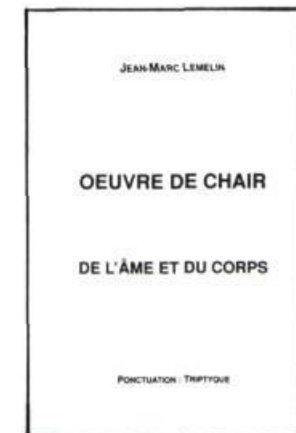
Francine Campeau
Les éternelles fictives
116 p. 14,95 \$



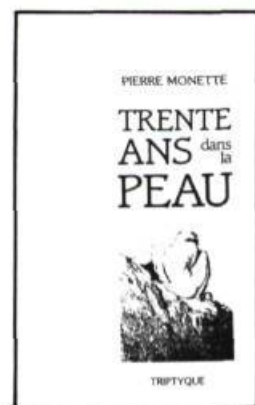
Lucie Désaulniers
Occupation double
104 p. 12,95 \$



Joël Des Rosiers
Tribu
112 p. 12,95 \$



Pierre Monette
Trente ans dans la peau
116 p. 12,95 \$



Jean-Marc Lemelin
Oeuvres de chair
134 p. 15,95 \$



Jacques Julien
Le divan
74 p. 12,95 \$

l'inévitable institutionnalisation de l'élan généreux qui accompagne la naissance de tout mouvement social d'envergure. Parmi ces mécanismes domine l'élaboration d'une morale qui se veut conséquente avec l'intention qui a suscité le mouvement.

Nos auteurs se font historiens-philosophes pour nous présenter l'évolution de la notion de morale en Occident, mais dégagée de ses liens avec la religion ; une morale sécularisée comprise comme l'union de l'altruisme et de la raison. Dans le but évident de juguler la vague nihiliste annoncée par Nietzsche, ils affirment l'urgence de se donner une morale collective à l'aube de ce troisième millénaire.

Si l'esprit de synthèse et l'érudition sont remarquables, certains excès le sont tout autant : d'éblouissantes vérités côtoient les affirmations gratuites et les clichés. Ce volume offre un excellent point de départ pour une réflexion visant la mise sur pied d'une morale collective ; il ne saurait être d'avantage.

Claude Lafrenière

LE CONTRAT NATUREL

Michel Serres
François Bourrin, 1990 ;
24,95 \$

La troisième guerre mondiale est commencée. Elle n'oppose plus deux intérêts ou deux pouvoirs belligérants. Elle met désormais face à face l'humain et sa terre, l'histoire et la nature, les sujets que nous sommes et l'objet-planète qui nous somme de le respecter. Question de vie ou de mort, de convivialité ou d'apocalypse, à l'échelle même du monde. Passe encore la guerre nucléaire : on espère qu'il peut suffire de conclure un contrat *social*, même tacite, pour dissuader la démence au pouvoir. Cette fois nous sommes en guerre plus globale et nous la

menons tous contre la terre-mère qui nous porte. Œdipe est aujourd'hui matricide, qui souille et saccage la beauté de la terre, de sa terre. Nous nous pensions maîtres et propriétaires ; nous ne sommes que des locataires sans bail, parasites ingrats qui crachent dans la soupe environnementale. Après nous, tant pis, pensions-nous en poussant nos déchets dans la cour de l'autre. Mais la nature se retourne contre ceux qui ne savent pas encore y retourner. Il est urgent d'instaurer un contrat naturel de réciprocité, dont notre philosophe se fait le plaideur passionné : au-delà du religieux, il convient de revenir aux symbioses d'un paganisme à réinventer, où le politicien devra se doubler d'un physicien, sous peine de suicide universel. « Nous savions aimer le prochain, parfois, et le sol, souvent, nous avons appris également à aimer l'humanité, si abstraite autrefois, mais que nous commençons à rencontrer plus fréquemment, voici que nous devons apprendre et enseigner autour de nous l'amour du monde ou de notre terre, que nous pouvons désormais

contempler en entier. » Rigueur de la pensée, ampleur de la culture, beauté parfois précieuse du style, audace tranquille du parti pris : Michel Serres est notre nouveau Montaigne. Pour une fois, l'Académie française vient de recevoir le type de candidat qu'elle aurait toujours dû accueillir : un *honnête homme*. Reste à espérer que les mondanités urbaines du Quai Conti ne viendront pas à leur tour aveugler une telle puissance de lucidité.

Jean Carette

DISCOURS D'EUROPE

Gérard Mairet
Algama/La Découverte, 1989 ;
24,95 \$

Dans la perspective proche, de l'unification politique européenne, l'auteur examine la si-

tuation du citoyen comme sujet de droit à la lumière d'un projet politique nouveau : un parlement supranational élu au suffrage universel direct. Les démarches philosophiques qui ont contribué à la fondation des démocraties modernes (Bodin, Hobbes, Montesquieu, Rousseau, etc.) sont ici réexaminées avec une réjouissante rigueur conceptuelle.

Le citoyen, « égal devant la loi et par elle », est placé devant une situation singulière ; le peuple, en effet, défini comme : « la multitude des individus vivant sur un territoire quelconque », de par sa multitude même, s'oppose à l'unicité de l'État. Dans ces conditions, de quelle nature peut bien être la relation du citoyen à l'État ? Cette relation serait paradoxale ; qu'on en juge : le citoyen, en réalité, se dépouille de son « droit naturel » afin de participer de la liberté telle qu'elle est définie et garantie par le droit. Cette liberté-là n'est pas celle dont aurait joui le « premier homme » mais bien celle qui ressort d'un « contrat social », le principe de servitude volontaire par lequel le citoyen assure sa liberté, au terme du droit, étant l'élection de l'exécutif !

Selon l'auteur, le contrat qui jusqu'à maintenant liait l'un au multiple pourrait faire l'objet d'un dépassement souhaitable grâce au possible dépérissement de l'État national dans les conditions où se trouve l'Europe en cette fin de siècle.

De même que le citoyen (en droit) est une fiction vraie et nécessaire, il est également vrai que « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit », (Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789), ce droit étant, jusqu'à maintenant, assuré par la soumission du multiple à l'un, qui en retour le garantit. Il reste donc à savoir si la multitude serait en mesure de se doter d'instruments de pouvoir faisant l'économie du Prince, de l'État en recourant à un principe fédératif qui annulerait, remplacerait (renverserait ?) l'unique au profit du multiple.

Cette réflexion n'est assurément pas réservée à l'Europe, surtout au moment où le Canada traverse une grave période d'incertitudes constitutionnelles ; certains « contrats » étant semble-t-il à la limite de



l'usure. Gérard Mairet dans *Discours d'Europe* propose des matériaux propres à repenser la démocratie.

Patrice Remia

flète un aspect de la société» (p. 38), dont l'archive constitue la mémoire, d'un pouvoir policier ou politique, sur lequel s'interroger et réfléchir.

Jean-François Thibault

ARLETTE
FARGE
LE GOÛT
DE L'ARCHIVE

LA LIBRAIRIE
DU XX^e SIÈCLE
SEUIL

LE GOÛT DE L'ARCHIVE

Arlette Farge

Seuil, 1989 ; 16,95 \$

Lire, feuilleter, regarder et toucher l'archive, c'est un peu plonger, s'engloutir dans une masse compacte de souvenirs, de *tranches de vie*, instants futiles souvent insignifiants, disparus, oubliés pour la plupart. Les archives judiciaires, que l'auteure a choisi de consulter, regorgent, à travers des délits souvent mineurs, de ces témoignages qui font vivre un quartier, une ville ou une région. C'est grâce à l'archive que se réaniment des vies perdues, escarmouches, comme celle du Marquis de Sade découverte par hasard, qui donnent de la couleur au quotidien, ou encore querelles qui sèment l'émoi quelques jours dont la trace n'est plus conservée que dans les rapports de police. Ici une lettre écrite sur un morceau de chiffon par un prisonnier de la Bastille à l'adresse de sa femme et dont la présence dans les archives indique qu'elle ne s'est jamais rendue. Là un petit sac de graines attaché au feuillet dans lequel un médecin affirme qu'elles sortent du sein d'une jeune femme chaque mois.

Ces documents, marginaux à plus d'un titre, « disent pourtant beaucoup sur les normes et sur le pouvoir politique ». « (...) chaque type de délit re-

SI LE TABAC M'ÉTAIT CONTÉ...

Bénigno Cacérès

La Découverte, 1988;

24,95\$

Dernier regard nostalgique sur une habitude jugée naguère superbe, symbole d'émancipation, luxe, calme et volupté ? En couverture, une dame, une garçonne, lance ses anneaux de fumée, rêveuse, en croisière. En ce temps-là, évoquer le tabac c'était s'évader. Cigarette du condamné, de l'aventurier, cigares des nababs, calumet de la paix, narguilé chargé d'exotisme, pipe du philosophe débonnaire et même prise ou chique, tout le tabac était synonyme de chic ou de culot. Maintenant qu'on s'entretue moins tôt que jadis, qu'on bouffe à satiété, qu'il y a la télévision et les régimes-santé, le rayon X moralisateur nous enjoint de constater les dégâts sur nos outres respiratoires. Le néo-puritanisme pointe d'un doigt blanc, immaculé, le déchet laissé sur nos poumons et nos statistiques par les pauses-tabac inconsidérées des amants mâles après le coup tiré, au détour de l'oreiller, par de pauvres imitateurs qui traînent et laissent traîner leurs effluves là où on s'efforce d'identifier le millésimé, et dans ces couloirs roulants, fermés, supposés nous transporter au bon et grand air. Le tabac n'a désormais plus guère droit de cité.

« T'as bien fait de le larguer, il allait te tuer ! » Avant longtemps donc, le tabac aura vécu. Disparu, chassé comme la femme aux bijoux et le mal de Naples. Bénigno Cacérès nous le fait visiter à tous les étages et sur quatre siècles, de l'apothicaire à l'apothéose et jusqu'à son dernier (?) procès. Il nous restera de bien beaux et fort légers souvenirs partis en fumée.

Jean Lefebvre

BOURGGAULT



MAINTENANT OU JAMAIS!

Tout le monde lira *MAINTENANT OU JAMAIS!* car ce grand document d'actualité s'adresse à tous ceux qui soutiennent la souveraineté à ceux qui la combattent et à ceux qui hésitent encore!

EN VENTE PARTOUT

Stanké